

Gilad ATZMON

La Parole d'Esther Anatomie du Peuple Élu

Réflexions sur la politique identitaire juive

Préface de Jean BRICMONT

Traduit de l'anglais par Marcel CHARBONNIER

Éditions Demi-Lune
Collection Résistances

9.

L'inconscient juif est le discours des *Goyim*

L'opinion que les sionistes ont d'eux-mêmes n'est pas très intéressante; beaucoup plus intrigante en revanche est la dualité à laquelle nous avons fait référence plus haut, ce fossé entre ce qu'ils pensent être et ce qu'ils sont en réalité, entre leur image d'eux-mêmes et leur image publique, entre leur conscient et leur inconscient. L'inconscient, nous dit Lacan, est «le discours de l'Autre», qui est très semblable à la peur de l'impuissance chez les mâles. Plutôt que l'angoisse induite par la peur d'être surpris en état de «panne sexuelle», c'est la peur d'être connu en tant que dysfonctionnel. La véritable terreur est ici cette menace insupportable que le fiasco puisse être connu de tous.

À l'époque de la guerre contre le Liban, en 2006, le «discours de l'Autre» des Israéliens englobait CNN, Sky TV, la BBC et, de manière générale, l'Occident. Tandis que la guerre se déroulait, il apparut que le ressentiment allait croissant parmi ceux qui n'étaient désormais plus enclins à admettre la brutalité israélienne. De fait, le moment où a commencé à se creuser un gouffre entre l'image pleine de confiance en soi que les Israéliens avaient d'eux-mêmes et le mépris que les autres avaient pour eux est exactement celui où la névrose de Yehoshua, d'Oz, de Grossman et de la majorité des Israéliens est entrée en jeu.

Deux ans et demi après sa défaite militaire au Liban, Israël s'est encore une fois retrouvé impliqué dans une deuxième guerre désastreuse qu'il avait déclenchée. C'était l'Opération Plomb Durci (en 2008), une guerre totale contre la population de Gaza et ses dirigeants démocratiquement élus du parti Hamas. Durant cette campagne militaire, Israël a essayé de mettre en application les leçons tirées de sa guerre de 2006. Je pense, sans doute par excès d'optimisme, que quelqu'un, à l'époque, au bureau de la propagande d'État, devait avoir lu Lacan : les Israéliens allaient devoir essayer de s'épargner la peine de comprendre pleinement qui ils étaient et ce qu'ils faisaient en retournant soigneusement tous les miroirs. C'est pourquoi l'armée israélienne avait interdit à tous les médias étrangers de pénétrer à Gaza afin d'assurer un succès de propagande. Il s'agissait non seulement d'interdire aux *Goyim* de pénétrer dans la zone des combats, mais d'empêcher les Israéliens et les juifs sionistes du monde entier de se voir eux-mêmes à travers le regard des *Goyim*. C'était là une tentative grossière de gauchir le discours afin que l'inconscient juif puisse être épargné.

Comme on pouvait s'y attendre, cette approche s'est avérée totalement contreproductive. Tandis que les médias occidentaux s'étaient empressés d'obéir aux demandes israéliennes d'instauration d'un black-out médiatique, les réseaux d'information arabes et iraniens adhéraient aux principes déontologiques de la couverture médiatique.

À un certain moment de la guerre, al-Jazira et la chaîne satellitaire iranienne Press-TV devinrent les seules sources d'information de première main en provenance du champ de bataille. En termes lacaniens, non seulement la vérité sur les atrocités israéliennes devint le discours des *Goyim*, mais celui-ci était directement alimenté et entretenu par l'« ennemi ultime » : les Israéliens en étaient venus à se voir avec les yeux des Arabes, des Iraniens, des *musulmans*. Cette expérience a dû être particulièrement douloureuse pour eux...

Soir après soir, nous avons vu les porte-parole israéliens nier l'utilisation d'armes de destruction massive tandis que, derrière leur dos, tous les réseaux de télévision étrangers diffusaient des images *live* de bombes au phosphore blanc explosant au-dessus des quartiers de Gaza. Humiliés et sidérés, les Israéliens virent exposée leur véritable nature.

UN HOMME SÉRIEUX

La lecture de l'inconscient juif en tant que discours des *Goyim* est une clé permettant de comprendre l'activisme politique juif, le collectivisme de manière générale et la schizophrénie tribale collective juive. «Ce que disent les *Goyim* n'a aucune importance; seul compte ce que font les juifs» est un des célèbres axiomes de Ben Gourion. Dans la pratique, toutefois, en matière d'inconscient juif, ce qui a réellement de l'importance, c'est ce que les *Goyim* voient et pensent, mais qu'ils sont réticents à formuler.

Le film des frères Coen, *A Serious Man* (2009), explore ce thème d'une manière tranchante et profonde. Cette allégorie cinématographique du détachement culturel des juifs est un véritable chef-d'œuvre qui traite des anormalités de l'existence tribale juive. Il n'aborde pas explicitement des questions ayant trait à Israël, au sionisme, à l'occupation, ni à une quelconque question directement liée à l'État juif. Non, il réfléchit à la vie de la diaspora juive, au ségrégationnisme juif et à la frustration résultant de la nécessité de fonctionner à l'intérieur du carcan des principes du tribalisme judéo-centrique. Ce film nous dit beaucoup de choses au sujet de l'aliénation juive. En même temps, *A Serious Man* nous livre un message clair sur Israël et le sionisme parce qu'Israël est l'État juif qui, en dépit de la promesse faite par les sionistes de construire un pays civilisé, fonctionne à l'instar d'un ghetto juif connaissant tous les symptômes de l'anormalité que les Frères Coen passent en revue.

Situé à Minneapolis, en 1967 – une année indiscutablement très importante dans l'histoire juive – *A Serious Man* raconte l'histoire de Larry, un professeur de physique juif, chef de famille. En tout juste deux heures, nous assistons à l'effondrement de la vie de Larry. Son existence désastreuse nous offre un aperçu de la société tribalement discriminatoire à laquelle il est intrinsèquement lié.

La vie rêvée de Larry joue un rôle important dans ce film. Au cours d'un songe, il découvre sa véritable nature, ses peurs, ses désirs et sa personnalité amoral. Alors que dans sa vie éveillée Larry est un homme castré appartenant à une famille à problèmes, dans son rêve, il surmonte dans une certaine mesure ses faiblesses. Il fait l'amour avec sa voisine, une baba cool amicale ; il emmène son frère malade au bord du fleuve et l'envoie impavide vers le Canada, à bord d'un canoë, en lui donnant de l'argent (un pot-de-vin reçu peu avant) afin de lui offrir un nouveau départ dans la vie. Mais, dans le même rêve, son frère et lui sont immédiatement punis : son voisin antisémite pourchasse Larry avec un fusil normalement utilisé pour tuer des animaux. «Tue-moi ce juif», ordonne le *Goy* à son fils. À cet instant, Larry se réveille.

Dans son rêve, Larry est confronté à sa culpabilité par l'intermédiaire de son voisin *Goy*. Ce qui tourmente Larry n'est pas tant la peur d'être amoral que le fait de voir son amoralité *découverte*. C'est le «discours d'autrui» (le voisin flingueur) qui lui révèle, sans qu'il en ait conscience, un sentiment de culpabilité. J'établis ici un lien avec le cas d'Israël : ce n'est pas l'idée qu'ils sont amoraux qui tourmente les Israéliens et leurs partisans, mais bien celle d'être «*pris sur le fait*» en tant que tels.

Le film *A Serious Man* s'ouvre sur une citation du rabbin français Rachi, commentateur de la Bible du Moyen-Âge : «Reçois avec simplicité tout ce qui t'arrivera». Les propos éloquentes de Rachi font écho au *Livre de Job*, qui est généralement considéré comme une tentative de réconcilier

l'existence de Dieu avec celle du Mal. De telles tentatives étaient très répandues, après l'Holocauste, chez les juifs de formation théologique – quel que soit leur niveau – qui demandaient souvent, comment Dieu s'il existe vraiment a-t-il pu permettre Auschwitz. Dans une certaine mesure, Larry pose aux trois rabbins une question similaire: «Qu'est-ce qu'*Hashem* [Dieu] essaie de me dire?» Les rabbins ne sont pas en mesure d'apporter de réponse. Comme le *Livre de Job* et Rachi, ils n'ont rien d'autre de concret à suggérer que l'«acceptation». Les rabbins ont pour fonction d'inventer, de donner l'impression qu'ils détiennent une apparence de raison. Ils sont là pour dissimuler un trou noir. Ils ne peuvent réconcilier Dieu avec le Mal dans le monde, et ils ne peuvent pas non plus expliquer la souffrance juive.

De manière intéressante, les frères Coen proposent une réponse, leur réponse, qui n'a rien à voir avec *Hashem*. Pour eux, c'est en fait la culture anormale inhérente à la mentalité du «ghetto juif» qui est la cause première de la souffrance juive. Alors que, dans le film, c'est le voisin *Goy* qui, initialement, amène Larry à se confronter à sa culpabilité à travers son mépris, en réalité, c'est le spectateur *Goy* qui est exposé à la vie intérieure juive secrète *via* Hollywood et le grand écran. Grâce aux frères Coen, nous sommes confrontés à ce que les juifs préféreraient dissimuler; jusqu'à un certain point, les réalisateurs adoptent ici le rôle des tireurs de signal d'alarme. Ils mettent en lumière une interprétation cinématographique du discours d'autrui lacanien. La réalité cinématographique juive tribale des frères Coen est l'inconscient juif, dont les juifs sont loin d'être fiers. À l'instar d'al-Jazira et de Press-TV à Gaza, les Coen révèlent le malaise du ghetto juif à un auditoire de millions de personnes. Mais, par ailleurs, ils s'attaquent au problème de l'inconscience juive en recourant à ce procédé du miroir.